

Enrique Tenenbaum

Août 2014

Pour le Colloque de *Dimensions de la psychanalyse* des 11 et 12 octobre 2014, sur
Les invariants des cures atypiques

L'INCONSCIENT ET SES VARIATIONS

Si on essayait aujourd'hui de répéter l'enquête de Glover, demandant aux psychanalystes ce qu'ils considèrent être fondamental dans leur pratique, probablement que le résultat serait un accord unanime sur la place accordée à l'inconscient. Mais si on donnait quelques précisions telles que l'inconscient excède le statut d'une hypothèse ou si nous soutenions encore que l'analyse consiste à rendre conscient l'inconscient, y compris en allant plus loin que l'inconscient, nous trouverions sûrement une dispersion progressive des réponses.

Si l'inconscient est un invariant de la cure atypique, proposer ses variations, avec ce mot qui vient du vocabulaire musical, appelle à ne pas nous presser de le stipuler comme leitmotiv ou comme mot de passe chaque fois qu'il est prononcé, mais en revanche à nous interroger quant à savoir s'il s'agit d'une avance dans le travail de la théorie, d'une précision qui provient de la praxis, ou d'un retour à Freud, et même quant à savoir s'il s'agit d'une déviation.

Lacan parle de l'inconscient freudien comme d'un appellatif, non comme d'un attribut. L'inconscient à propos duquel Freud passera des années à préciser s'il devait lui donner un statut topique, dynamique, économique ou systémique... ou tout à la fois. Dans le texte de 1915, « *Das Unbewusste* », Freud indique comme légitime et nécessaire de formuler l'hypothèse de l'inconscient. Là il fait un nouveau pas, un pas scriptural, pour clore le débat

terminologique à propos de savoir quand considérer un processus comme inconscient dans l'un ou l'autre des sens polysémiques du terme, et pour cela il propose le sigle ICS, bien qu'il ne soit pas neuf, mais la précision qu'il lui ajoute l'est. Des années plus tard, dans « *Le Moi et le Ça* », il trace une distinction nette entre une conscience (*Bewusst-sein*) et l'inconscient (*Unbewusste*), une distinction qui épuise toute continuité entre les deux termes et, de plus, une distinction que Freud élève au rang d'un schibboleth pour la psychanalyse.

Lacan soutiendra comme fondamentale cette discontinuité entre la conscience et l'inconscient, en soulignant le caractère perturbant de l'inconscient en tant que faille, faute, béance dans la chaîne signifiante, et c'est l'occasion de souligner le caractère de non réalisé de l'inconscient, en éteignant toute idée de topique pour l'inconscient, toute idée de localisation, ou de psychologie des profondeurs. L'inconscient est le discours de l'Autre, affirme-t-il en lisant Freud qui écrit dans ce texte de '15 : « ... on devra dire que tous les actes et les manifestations que je remarque en moi mais que je ne sais pas relier au reste de ma vie psychique, doivent être jugés comme s'ils appartenaient à une autre personne et doivent être éclairés en leur attribuant une vie psychique ».

C'est aussi en référence à Freud que Lacan définit l'inconscient structuré comme un langage : « ... à partir de Freud, l'inconscient est une chaîne de signifiants qui en un lieu (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer avec les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe ».

Nous pourrions continuer en ajoutant des références avec lesquelles soutenir le retour à Freud que réalisera Lacan, et conclure que - même si dans l'« *Ouverture de la Section Clinique* » il disait l'opposé : que « le champ est freudien mais l'inconscient est de Lacan » — il n'y a pas à mon avis de distinction nette entre Freud et Lacan en matière d'inconscient, une distinction cependant suggérée dans ce qu'il s'est capricieusement tenu à appeler « l'inconscient freudien et le nôtre ».

Cependant, dans la première séance du *Séminaire XXIV*, Lacan affirme qu'il se propose d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Je laisserai de côté pour

le moment la question de ce « quelque chose », pour mieux envisager la question relative à ce qui implique une telle volonté d'aller plus loin.

La séance commence avec sa proposition de traduction de *Unbewusste* par « l'une-bévue », ce qui ne suscite pas d'observations, juste qu'en allemand et en français "inconscient" peut se confondre avec "inconscience", ce qui rend difficile de le suivre, compte tenu précisément de la distinction faite par Freud et désignée d'avance entre *Bewusstsein* et *Unbewusste*. L'une-bévue, il éclaircit ce terme, ce serait une manière d'éviter l'équivoque, l'opération qui duplique celle de Freud quand il écrit ICS.

Mais suivons le cours du discours de Lacan : sa traduction - qui contourne l'équivoque - lui donne un avantage, lui permet de mettre en évidence certaines choses, de se demander si c'est toujours nécessaire de solliciter des associations sur les événements de la veille, les restes diurnes, compte tenu — affirme-t-il — que le rêve est une bévue comme les autres, comme le mot d'esprit ou l'acte manqué. Alors, il ajoute, ce qui pour Freud impliquera une règle, qu'il faudrait soit mettre en suspens cette sollicitation, soit, en accroissant la gageure, la généraliser pour toute formation de l'inconscient, et demander aussi quels sont les restes diurnes préalables à l'acte manqué.

À suivre ce fil, d'homogénéiser le rêve avec les formations de l'inconscient, et pas seulement se contenter de les mettre en série - ce que Freud, pour en pointer l'occasion, faisait déjà dans la *Conférence XXIX* - selon la manière de travailler dans l'analyse, se heurte à ce privilège, que Freud soulignera, de l'interprétation des rêves comme la *via regia* vers l'inconscient.

Si le rêve est interprété sans la ressource des associations de la veille mais en vertu de ce qu'il appelle le tissu même de l'inconscient, non seulement les formations de l'inconscient en deviennent toutes comparables, comme nous venons de dire, mais on pourrait faire abstraction du moment sinon de la place où le rêve se situe pour Freud dans le transfert en rapport avec la marche des analyses, cet autre schibboleth de la psychanalyse, comme il le précise dans la même conférence.

De plus, prendre la voie exclusive du tissu de l'inconscient met en suspens un rapport de ce tissu au sujet.

C'est immédiatement après que Lacan avance cet hapax d'aller plus loin que l'inconscient.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ERREUR

Avançant dans le séminaire, et à l'occasion d'une erreur d'écriture, Lacan s'efforce de distinguer l'erreur du lapsus. Il s'agit de la séance du 8/3/77 dans laquelle, après avoir tenté l'écriture du discours de l'analyste, il en transpose les lettres, les places dans lesquelles devait s'écrire S_2 et S_1 . Quelqu'un du public le corrige, et Lacan remarque qu'il est troublant qu'entre S_1 et S_2 il n'y ait pas relation mais faille, et que c'était ce qu'il venait de dire à Bruxelles : en rapport à la psychanalyse qui risquerait d'être une escroquerie.

Dès le commencement de la séance suivante, celle du 15/3/77, Lacan reprend l'incident, en distinguant justement - et à la manière freudienne - le lapsus de l'erreur grossière, de l'erreur dans l'écriture des discours et il ajoute qu'il n'a pas commis cette erreur sans raison. À peine quelques instants après il reprend la question de Bruxelles, l'escroquerie analytique et la faille entre S_1 et S_2 .

L'incident de Bruxelles, la raison de l'erreur - comme il la nomme - ne constitue pas précisément un événement de la veille, et ne prend pas la place qu'ont les restes diurnes dans le rêve.

La question de l'erreur se présente dans le cours même du dire de Lacan, comme il le reconnaîtra : au milieu même de son dire apparaît l'écrit attenant à l'inconscient. Seulement l'écrit n'est pas apparu à la façon des formations de l'inconscient, avec le caractère perturbant d'une faille, d'une béance ou d'un achoppement tout au moins jusqu'à ce que quelqu'un, l'Autre du public, le lui précise. L'erreur se présente telle que Freud l'avait décrite, en situation précise de troisième personne, celle qui, étant au courant d'un code partagé, s'aperçoit du forçage de ce code, d'une violation d'un accord commun, dans ce cas une erreur dans une

écriture établie. Et cela quelque chose distingue l'erreur du lapsus : l'implication variable du sujet dans l'apparition de l'écrit attendant à l'inconscient.

N'est-ce pas là l'erreur dans le terme dont Lacan se sert pour aborder la question de la fin de l'analyse dans les premières séances du séminaire : l'erreur de genre ?

Rappelons que dans la séance du 14/12/76 Lacan remarque qu'il est un hystérique parfait, puisque, en ne semblant pas soutenu par l'armure de l'amour du père, il commet seulement des erreurs de genre, comme « ... Mademoiselle est réduit à ... »

Cette erreur rappelle celle que Freud commentera dans les parties de *l'Interprétation des rêves*, en les rapportant précisément à l'oubli des rêves, comme dans celui qui après avoir trait à une étoile de mer affirme « *he is alive* », en plaçant *Geschlechtlich*, un « mot de genre », là où il ne correspond pas : *he* au lieu de *it*.

Dans cette perspective, le séminaire avance en retournant aux premiers rêves racontés par Freud, et aller plus loin que l'inconscient ne consiste pas uniquement en un retour, à la façon d'un parcours mœbien, depuis ce que certains appellent le dernier - ou l'ultime !- Lacan vers le premier Freud, celui qui ne distinguait pas encore minutieusement entre l'inconscient comme attribut et l'inconscient en tant que structurel. Au point que l'idée de l'équivoque ou de la continuité entre une conscience et une inconscience, comme Lacan la formule dans ce séminaire, ne nous porte pas à aller plus loin mais elle nous réinstalle dans une manière de présenter l'écrit de l'inconscient dont Freud parlait de bonne heure : l'erreur, souvent distinguée par lui comme une cécité : le non-vu, la bé-vue.

LE TISSU MÊME DE L'INCONSCIENT

Si le rêve n'a pas besoin des restes diurnes pour son interprétation, alors il contraste avec toute une tradition et une pratique de la psychanalyse, la tradition avec laquelle il

semblait que Lacan entrait en conflit. Un rêve seul, rapporté à la trame même de l'inconscient, pris seulement comme le produit de ce travailleur idéal - qui ne pense pas, ni ne juge, ni calcule, mais se limite à transformer - semble contrevenir à quelque chose de plus que la seule technique dénommée analytique, il semble intervenir sur l'idée qu'il existe du transfert et des rêves de transfert.

J'ai déjà indiqué comment, à mon avis, Lacan ne procède pas de cette façon, ne renie pas les restes diurnes après avoir attribué aux événements de Bruxelles la raison de l'erreur d'écriture intervenue dans son séminaire. Mais la question subsiste à propos de ce qu'il en est quand un rêve n'est pas un rêve de transfert, quand il n'est pas possible de supposer un sujet du rêve.

Dans *Les limites de l'interprétable*, un texte de 1925, Freud remarque que la tâche du rêve a pour unique fin de préserver le fait de dormir. Le fait de rêver est une activité qui prétend au gain de plaisir et qui ne résout pas les problèmes de la vie éveillée et n'essaie pas de communiquer quelque chose au prochain. C'est pour cela que, lorsqu'il triomphe dans sa tâche, il s'oublie. Freud ajoute que, lorsque le rêve s'occupe d'une tâche de la vie, des restes diurnes, il le fait à la façon des processus inconscients en tant que propres au dormeur, au Moi du dormeur – et il spécifie que le contenu du rêve semble totalement indifférent.

Lacan lit l'écrit freudien en plaçant la question de la limite non dans l'interprétable mais dans l'interprétation même, l'interprétation comme une limite, une limite au glissement infini des significations, une limite qu'on atteint quand on rencontre le sens du rêve, son sens sexuel, l'un-sens.

Seulement, quand le rêve échoue dans sa tâche, c'est que le rêveur se rappelle, et c'est pourquoi il se convertit en rêve de transfert. Il échoue en ce qui concerne trouver un sens qui fasse limite à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, et par cela il ne réussit pas à livrer le dormeur à la jouissance du fait de dormir. Le rêve de transfert est alors un rêve qui n'a pas tout à fait réussi à triompher dans sa tâche, et pour cela il livre un sujet réduit à la trame de son élaboration.

Ce sujet que le parlêtre incarne tôt associera sur les événements de la veille, que le rêve tend à travailler, même s'il n'entretient pas une correspondance avec la manière dont ils

sont élaborés dans la vie éveillée. Pourrions-nous nous servir de ce travail pour nous orienter dans la marche des analyses ?

Si le rêve réussit le chiffage d'une jouissance quand l'un-sens est arrivé, l'échec du rêve suppose une faille dans le chiffré, parce que ce qui n'arrive pas a un sens, un sens qui indique la limite, la limite que Lacan écrit dans le nœud comme cette lunule dans laquelle on lit que le sens exclut le Réel. Après avoir échoué dans sa tentative d'écrire cette limite, le rêve est topologiquement homologue au symptôme, et - comme lui - il force depuis un sens dans le Réel. Mais ce forçage de sens du rêve est-il nécessairement fait aux dépens du fantasme névrotique ?

Freud, dans la partie sur l'oubli des rêves de sa *Traumdeutung*, remarque que « ...la part du rêve arrachée à l'oubli est dans tous les cas la plus importante ; elle passe par le plus court chemin pour aller à la solution du rêve et pour cela elle est plus soumise à la résistance ». C'est après avoir rappelé la partie oubliée du rêve que celui-ci produit une correction que Freud nomme réparation : « Je dis à la paire de frères, à propos d'un livre de Schiller : « *It is from ...* », mais je me corrige, en faisant attention moi-même à l'erreur : « *It is by ...* » ».

La question qui m'a été formulée et que je reformule pour conclure, pour que nous puissions avancer dans la considération de ce sujet, est de savoir si le rêve est capable de réparer - dans des termes nodaux - une erreur de nouage. S'il en est capable, et qu'il peut le réparer d'une manière différente de celle de la vie éveillée, de la réparer d'une manière distincte de la façon dont le symptôme la répare, en indiquant ainsi une voie par laquelle le sujet pourrait se nouer autrement, et rappelons-nous que « se nouer autrement » est l'une des manières qu'a Lacan de se rapporter à l'opération même de l'analyse.